

Capitalisme, désir et servitude (Marx et Spinoza)

Frédéric Lordon, éd. La Fabrique, 2010, 213 p.

Avant propos

Par un retournement dialectique, [*le capitalisme*] a été déclaré conforme à l'essence même de la liberté que les uns [soient] libres d'utiliser les autres, et les autres libres de se laisser utiliser par les uns comme moyens.

La Boétie¹ rappelle combien l'habitude de la servitude fait perdre de vue la condition même de la servitude. Non pas que les hommes « oublieraient » d'en être malheureux, mais parce qu'ils endurent ce malheur comme un *fatum* qu'ils n'auraient pas d'autres choix que de souffrir, voire comme une simple manière de vivre à laquelle on finit toujours par se faire.

Il faut mesurer la profondeur d'incrustation [*de la servitude capitaliste que*] n'étonne plus personne : certains hommes, on les appelle des patrons, [*qui*] « peuvent » en amener beaucoup d'autres à entrer dans leurs désirs et à s'activer pour eux. [*Mais*] ce « pouvoir » très étrange si l'on y pense, leur appartient-il vraiment ?

La sociologie du travail² s'est mise en devoir de traquer les vices et les arrière-plans moins reluisant du consentement, mais sans toujours poser la question préjudicielle de savoir exactement ce que consentir veut dire. [*Nombres*] de termes sont perturbés par les nouvelles tendances managériales qui « motivent », promettent « épanouissement au travail » et « réalisation de soi »... et auxquelles les salariés parfois semblent donner raison.³

[*Etre*] affecté comme salarié, [*c'est*] être déterminé à entrer dans la réalisation d'un projet (d'un désir) qui n'est d'abord pas le sien. Et voilà peut-être le triangle élémentaire où il faudrait restituer le mystère de l'engagement pour autrui (sous sa forme capitaliste) : le désir d'un, la puissance d'agir des autres, les affects produits par les structures du rapport salarial qui déterminent leur rencontre.

Première partie : Faire faire

1/ Le désir de faire quelque chose

Exister c'est agir, c'est-à-dire déployer [*de*] l'énergie. L'énergie du *conatus*, c'est la vie. C'est l'énergie du *désir*. Exister c'est désirer et par conséquent s'activer, s'activer à la poursuite de ses objets de désir⁴.

C'est l'histoire des sociétés qui, à la fois, invente et délimite la variété des entreprises possibles, c'est-à-dire des objets de désirs licites. Reste qu'en toute généralité la liberté d'entreprendre, au sens du *conatus*, n'est autre chose que la liberté de désirer et de s'élaner à la poursuite de son désir. C'est pourquoi, sauf les restrictions qu'un corps social juge bon de mentionner, elle jouit d'une sorte d'évidence *a priori*.

2/ Le désir de faire faire : patronat et enrôlement

¹ Cf. Etienne de la Béotie, *Discours sur la servitude volontaire* (« Des livres et les idées ! » n°29 bis).

² On pourrait citer en vrac *Travailler, moi jamais* de Robert Black ; *Métamorphose du travail. Quête de sens* (1988) d'André Gorz ; *Travail, une révolution à venir* (1997) de Dominique Méda et Julien Schor ; *Critique du travail* (1987) de Jean-Marie Vincent ou encore *Contre le travail* de Philippe Godard.

³ Je vous renvoie à *Produisez, consentez ! Critique de l'idéologie managériale* d'Etienne Rodin (Ed. Homnisphère, 2007).

⁴ On est ici très loin de la « sagesse » qui consisterait à annihiler tout désir, bref, à mourir de son vivant. « *Le désir est l'essence même de l'homme ; c'est-à-dire l'effort par lequel l'homme s'efforce de persévérer dans son être* » précisait Baruch Spinoza. Ce qui faisait dire à Claude Mettra, dans son *Rabelais secret*, qu'« on ne tue pas le désir sans tuer la vie ». Et on se trompe allègrement lorsqu'on croit que « *le désir naît de la volonté ; [car] c'est le contraire, c'est du désir que naît la volonté. Le désir est fils de l'organisation* » affirmait Denis Diderot. Quoi qu'il en soit on ne peut que constater avec Alain Souchon qu'« *on nous inflige des désirs qui nous affligent* » (*Foule sentimentale*, 1993).

Le rapport salarial [est l']ensemble des données structurelles et des codifications juridiques qui rendent possible à certains individus d'en impliquer d'autres dans la réalisation de leur propre *entreprise*. Il est un rapport d'*enrôlement*.

On peut appeler en toute généralité *patronat*, le rapport sous lequel un désir-maître mobilise au service de son entreprise des puissances d'agir enrôlées. En un sens tout à fait général donc, le *patronat* est un *capturat*, dont on peut voir des manifestations en bien d'autres domaines que l'exploitation capitaliste qui fait sa signification d'aujourd'hui : le dirigeant d'ONG s'approprie à titre principal le produit de l'activité de ses activistes, le mandarin universitaire celui de ses assistants, l'artiste celui de ses aides, et ceci bien en dehors de l'entreprise capitaliste, à la poursuite d'objets qui n'ont rien à voir avec le profit monétaire. Tous n'en sont pas moins *patrons*, déclinaisons spécifiques du patron général, captureurs de l'effort (*conatus*) de leurs *subordonnés* enrôlés au service d'un désir-maître.

3/ Intérêt, désir, mise en mouvement

C'est une affaire très étrange que les personnes « acceptent » ainsi de s'activer à la réalisation d'un désir qui n'est primitivement pas le leur.

[La] méthode [*capitaliste*] c'est d'abord l'argent. Mais la chose n'est-elle pas trivialement connue ?

Le patronat fonctionne à l'intérêt, *c'est-à-dire* au désir. L'intérêt c'est la prise de satisfaction, c'est-à-dire l'autre nom de l'objet du désir dont il épouse l'infinie variété. Est-il seulement possible de nier qu'on soit *intéressé à son désir* ?

La généralité du désir accueille donc toute la variété des intérêts, depuis l'intérêt le plus ouvertement économique en passant par toutes les formes stratégisées et plus ou moins avouées à soi-même de l'intérêt, et jusqu'aux formes les moins économiques, voire les plus antiéconomiques, de l'intérêt moral, symbolique ou psychique.

4/ La vie nue et l'argent

De tous les désirs dont il fait sa gamme, le capitalisme commence par l'argent. Le capitalisme hérite de cet étagement de marchés formé dans la longue période, mais il ne peut vraiment prendre naissance qu'en fermant radicalement les dernières possibilités d'autoproduction individuelle ou collective (à petite échelle) et en portant à un degré inouï l'hétéronomie matérielle. La dépendance *intégrale* à la division marchande du travail est sa condition de possibilité, notamment par la fermeture des communs (*enclosures*), ne laissant d'autres possibilités après avoir organisé le plus complet dénuement des hommes, que la vente de la force de travail sans qualité. Le rapport salarial est d'abord un rapport de dépendance⁵. Sans s'y réduire, le rapport salarial n'est possible qu'en faisant de l'argent le point de passage obligé, le point de passage exclusif du désir basal de la reproduction matérielle.

La dépendance au fournisseur d'argent est [alors] d'emblée inscrite dans les stratégies de la reproduction matérielle et comme sa donnée la plus fondamentale. Or, dans une économie capitaliste, il n'y a que deux fournisseurs d'argent : l'employeur et le financier. Poussé à son dernier degré, l'hétéronomie matérielle, à savoir l'incapacité de pourvoir par soi-même aux réquisits de sa reproduction comme force de travail (et tout simplement comme vie) et la nécessité d'en passer par la division du travail marchande rendent l'accès à l'argent impératif, et font de l'argent l'objet du désir cardinal, celui qui conditionne tous les autres ou presque.

5/ La monnaie rapport, l'argent désir

La monnaie [*est*] le nom d'un certain rapport social et l'argent le nom du désir qui prend naissance sous ce rapport. La monnaie n'est pas valeur en soi mais l'opérateur de la valeur. Elle est surtout fondamentalement

⁵ De ce point de vue il est bon de réfléchir à la fausse évidence de l'« autonomie » grâce au travail. En effet, lequel est plus autonome (ou le plus libre) entre, d'un côté le salarié qui doit, huit heures par jour, être fidèle au boulot et rendre des comptes à ses supérieurs, et, de l'autre, le RMIste par exemple qui doit signer un contrat d'insertion avec une assistante sociale une fois tous les trois ou six mois ? « [*Avec le R.M.I.*], le travail n'est plus l'unique clé de l'indépendance financière ; en gros, je pouvais ne pas vouloir travailler, mon aspiration au non-travail devenait possible, légitime et viable pourvu que je réduise en conséquence mes dépenses. A terme, certes, la subsistance d'un être dépend toujours d'un travail, quel qu'il soit, mais je découvrais qu'il y avait pas mal de jeu dans la règle du jeu, et cela me suffisait pour le moment. [...] Je réduisais donc mes dépenses, et cette réduction n'était plus vécue comme une sanction, mais le prix à payer pour éprouver le merveilleux soulagement de n'avoir pas à travailler contre mon gré. Bien sûr, la pression est énorme, qui incite à régler le problème par le travail, mais avec de l'entraînement et un minimum de mauvaise volonté, on fait des miracles », écrivait Georges Wesson dans *Les aventuriers du R.M.I.* (2000).

l'effet d'une croyance collective en l'efficacité de son pouvoir libérateur puisque chacun, pour accepter le signe monétaire, tire argument de ce que les autres l'acceptent également et réciproquement. [La monnaie] est fondamentalement d'ordre *relationnel*, c'est-à-dire, à l'échelle de la société entière, un rapport social.

L'argent, c'est la monnaie saisie du côté des sujets. Si la monnaie est le moyen de paiement comme rapport social, l'argent est la monnaie comme objet de désir. L'argent est l'expression subjective, sous l'espèce du désir, du rapport social monétaire.

6/ La servitude volontaire n'existe pas

La dépendance à l'objet de désir « argent » est le roc de l'enrôlement salarial, l'arrière-pensée de tous les contrats de travail, le fond de menace connu aussi bien de l'employé que de l'employeur⁶. « *Pour vivre, il faut avant tout boire, manger, se loger, s'habiller et quelques autres choses encore* »⁷.

L'individu-sujet se croit cet être libre d'arbitre et autonome de volonté dont les actes sont l'effet de son vouloir souverain. Il [croit qu'il] pourrait ne pas être serf s'il voulait suffisamment fort l'affranchissement, par conséquent, s'il l'est, c'est par défaut de volonté, et sa servitude *a contrario* est volontaire. [Mais] comment peut-on « vouloir » ainsi un état notoirement indésirable ?

Le cas du rapport salarial a la vertu d'indiquer qu'il est des désirs qui ne s'imposent nullement sur le mode du libre-choix, ou alors il faudrait parler de servitude volontaire également à propos de celui à qui on a mis un pistolet sur la tempe et qui obéira à tout sous le désir (puissant) de ne pas mourir, capturé (lui et son désir) par son preneur d'otage.

[Pour] Spinoza, le *conatus*, force désirante génétique et « essence même de l'homme », est d'abord pur élan, mais sans direction définie. Pour le dire dans les termes de Laurent Bove, il est « *un désir sans objet* »⁸. Les objets à poursuivre lui viendront très vite ! mais tous désignés du dehors. Car le désir est contracté par la rencontre des choses, leur souvenir et toutes les associations susceptibles d'être élaborées à partir de ces événements que Spinoza nomme des *affections*.

Il en résulte un renversement radical de la conception ordinaire du désir comme traction par du désirable préexistant. C'est plutôt la poussée du *conatus* qui investit les choses et les institue comme objets de désir. Et quand le désir ne passe pas ainsi d'un objet à un autre par association et remémoration, il circule entre les individus qui s'induisent les uns les autres à désirer par le spectacle mutuel de leurs élans⁹ : j'aime parce qu'il aime, ou : si c'est lui qui aime, alors j'aime moins, ou encore plus, ou... je déteste précisément parce qu'il aime ! Sa vie passionnelle s'impose à l'homme et il y est enchaîné, pour le meilleur et pour le pire, au hasard des rencontres réjouissantes ou attristantes, dont lui manque toujours la compréhension des causes réelles.

Les véritables chaînes sont celles de nos affects et de nos désirs. La servitude volontaire n'existe pas. Il n'y a que de la servitude passionnelle. Mais elle est universelle.

7/ L'asymétrie de l'initiative monétaire

Nous nous efforçons bel et bien vers les objets jugés utiles à notre reproduction, et il suffit pour s'en convaincre de voir avec quel acharnement les hommes y mettent, jusqu'à la violence, quand viennent ces objets à manquer (pénurie grave, catastrophe naturelle etc.). C'est donc bien sur ce tout premier désir que fait fond l'enrôlement salarial.

La distribution des agents entre les places de capitalistes et de salariés au sein de la structure sociale du capitalisme se joue très en amont, au travers de la question stratégique de l'accès à l'argent. Le capitalisme, fournisseur d'argent du salarié, a lui aussi besoin de trouver son propre fournisseur et même dans des proportions bien plus importantes puisqu'il doit préfinancer tout le cycle de production. Le fournisseur d'argent du capitalisme est le banquier.¹⁰ Mais le banquier ne fournit que du levier limité, c'est-à-dire un complément d'endettement à

⁶ « *La solidarité collective, la législation qui s'applique à tous, est remplacée par le contrat signé en catimini entre individus ou personnes morales. Or on n'a jamais vu le plus fragile, le plus pauvre, le moins éduqué imposer les termes du contrat au puissant, au plus riche, au plus roué* », rappelait Emmanuel Veil dans le *Charlie Hebdo* du 16.01.2002.

⁷ Karl Marx et Friedrich Engels dans *L'idéologie allemande* (éd. Sociale, 1982).

⁸ Note de l'auteur : voir *Lectures de Spinoza* (sous la direction) de Pierre-François Moreau et Charles Ramond (éd. Ellipses, 2006).

⁹ « *Avant de désirer fortement une chose, il faut examiner quel est le bonheur de celui qui la possède* », écrivait en 1665 François de La Rochefoucauld dans ses *Maximes*.

¹⁰ « *Ce sont [les banques] qui tirent leur épingle du jeu en faisant apparaître des profits hallucinants : le taux de profit de la Deutsche Bank sera de 29 % en 2005 ! Et les profits cumulés de toutes les grosses banques d'Europe et des Etats-Unis ont pratiquement doublés en deux ans : plus 70 %. Un banquier devrait faire zéro profit, ou quasiment ! Un banquier ne*

ajouter à un stock de capital propre déjà constitué : « *c'est une question de fric au départ* »¹¹. *Ceux qui ne possèdent aucun apport*] demeurent rivé à la pesanteur de leur production simple, à l'horizon du désir basal, [aux besoins élémentaires pour lesquels] la seule solution socialement offerte consiste en l'enrôlement salarial.

8/ Domination à tous les étages

Le face-à-face d'un patron propriétaire et d'une masse de prolétaires encadrés par quelques contremaîtres a cédé la place à des structures d'entreprises de plus en plus feuilletées du fait de l'approfondissement de la division du travail et de la spécialisation internes. La chaîne hiérarchique y compte un nombre sans cesse accru de niveaux intermédiaires qui diffractent le rapport de domination principal en une myriade de rapports de dominations secondaires. A chaque niveau de la chaîne se tiennent des agents qui vivent le rapport salarial sur le mode ambivalent subordonné-subordonnant puisque chacun est sous les ordres en même temps qu'il a sous ses ordres.

9/ Pressions ambiantes et remontée de la violence (contrainte actionnariale et concurrence)

À chaque échelon, le désir de conserver l'avantage de sa position n'est satisfait qu'au prix d'un effort supplémentaire réclamé par l'échelon supérieur.

Crainte et espoir sont, par construction, l'arrière-plan quasi permanent du désir. Cette tension temporelle du désir donne à la poursuite une coloration passionnelle ambivalente puisque l'affect joyeux de l'espoir (obtenir) est (logiquement) accompagné de l'affect triste de la crainte (manquer).

Ainsi, par exemple, ces transformations managériales qui brisent les possibilités de résistance collectives et abandonnent les salariés à des objectifs écrasants sous des contraintes de surveillance individuelle (*reporting*) sans échappatoire, ou bien qui organise la mise en concurrence interne et précarisent les individus par la menace du déclassement voire de l'éviction.

Mais [l'entreprise] peut aussi exporter ses propres contraintes et tirer parti de la concurrence que se font les autres entreprises situées sous sa dépendance, ses sous-traitants. Le rapport de sous-traitants mis sous tension concurrentielle jette les organisations les unes contre les autres avec une violence qui est le reflet des enjeux vitaux que revêtent pour elles la conservation de leurs grands contrats.

10/ Mobilisation joyeuse et aliénation marchande

Recouverte par l'habitude et diminuée par toutes ses contreparties pénibles, l'obtention du salaire n'en est pas moins le moment joyeux du rapport salarial. Défaite de toutes ses connotations d'effervescence et d'enthousiasme, on peut dire qu'est cause de joie l'obtention de l'argent qui permet la satisfaction du désir basal (mais comme l'est d'avoir la vie sauve dans le rapport d'esclave). Or il entre dans les causes de la longévité du capitalisme d'avoir su notamment [faire] entrer d'autres occasions de joie, plus franches. La plus évidemment connue tient au développement de la consommation ; aliénation marchande en ses affects caractéristiques [qui] est sans doute l'un des plus puissants.

Puissance inouïe de fixation du désir, la marchandise porte au plus haut niveau la dépendance salariale mais en l'accompagnant désormais des affects joyeux de l'acquisition monétaire. Tout le système du désir marchand (marketing, médias, publicité ...) œuvre donc à la consolidation de la soumission des individus aux rapports centraux du capitalisme : le salariat apparaît comme la solution au problème de la production matérielle, d'autant plus attirante que le spectre des objets offerts aux appétits d'acquisition s'élargit indéfiniment¹². L'aliénation joyeuse à la marchandise va si loin qu'elle accepte même de se charger de quelques affects tristes, ceux de l'endettement, par exemple, quand les objets désirés sont hors de portée du revenu courant et néanmoins offert à la tentation par les mécanismes de crédit, par quoi la dépendance salariale se trouve redoublée par la contrainte des remboursements futurs¹³.

sert à rien. Il prend des sous pour les prêter, c'est tout. Théoriquement, ce sont les entreprises qui font le capitalisme. Désormais, ce sont les banques », constatait Bernard Maris dans *Charlie Hebdo* du 19.10.2005.

¹¹ D'où le proverbe « on ne prête qu'aux riches ».

¹² « Ainsi en est-il de l'envie, qui, bien plus que le besoin devient le moteur de la consommation. [...] L'injonction qui est faite aujourd'hui au citoyen est sans ambiguïté : consomme ! Le message implicite consiste à anoblir la boulimie et la jouissance. En consommant, en jouissant des objets, voire en gaspillant au maximum, je fournis du travail et je sauve l'économie. Quant au publicitaire, chargés de ranimer par ses stratagèmes la flamme de l'envie, il est le nouveau prédicateur de la modernité » constatait en 1999 Jean-Claude Guillebaud dans *La refondation du monde*.

¹³ « On devrait payer avec des faux billets puisque de toute façon ce qu'on achète ça donne du faux bonheur ». (Brèves de comptoirs compilées par Jean-Marie Gourio)

11/ L'enrôlement comme alignement

Le cas « bâtard » du contremaître, salarié lui-même mais délégataire de l'autorité patronale, a très tôt perturbé la représentation canonique pure du face-à-face capital/travail. Au fur et à mesure de l'approfondissement de la division du travail dans l'organisation, cette perturbation est devenue généralisée : il n'est pas jusqu'aux plus hauts dirigeants de l'entreprises qui ne soient... des salariés.

Peut-être [faudrait-il poser] la bonne question : comment certains salariés en viennent-ils à faire cause commune avec le capital, pourquoi marchent-ils avec lui ? Que les salariés se mettent en mouvement pour leur désir d'objets marchands, au moins c'est pour eux, mais qu'ils entrent dans un rapport actif, et parfois joyeux, de collaboration et se dépensent délibérément pour le capital, est un mystère moins aisément compréhensible.

Génériquement parlant, la mobilisation est affaire de colinéarité : il s'agit d'*aligner* le désir des enrôlés sur le désir-maître.

12/ L'alignement

L'obsession de l'alignement, qui n'est autre que faire des puissances enrôlées le fidèle prolongement de sa puissance propre, est particulièrement visible dans les petites entreprises (capitalistes) où le patron est au contact quotidien de son employé et le surveille en trouvant qu'il n'en fait pas assez, pas assez bien, pas assez vite ; c'est-à-dire qu'il se voit en son employé, fait de lui une extension de soi, un quasi tenant-lieu, à qui donc il prête directement son propre désir et ne comprend pas que son désir soit si mal servi par celui dont il a fait imaginativement un *alter ego*.

Les organisations [d'entreprises] mettent au jour un projet de mobilisation *totale* des individus au service de l'entreprise [sous l'effet de deux évolutions].

La première réside dans les transformations de la finance qui ont fait émerger le pouvoir actionnarial et dans la dérégulation concurrentielle des marchés de biens et services, l'une et l'autre basculant le rapport de force capital/travail en défaveur du second et à un point tel que le premier se sent autorisé à *tout* demander sans que se dresse devant lui quelque force significative qui pourrait l'en dissuader¹⁴.

La seconde évolution tient plutôt à la transformation des tâches productives où entrent aussi bien les exigences de l'économie de services, notamment relationnelles et dispositionnelles, que les formes de « créativité » requises par des rythmes d'innovation soutenus dont les stratégies de compétitivité font leur arme principale.

13/ Intensification de la crainte

Aussi bien dans l'ordre de la captation quantitative (part de PIB, rentabilité financière) que dans celui de la captation qualitative (mobilisation des salariés), le capitalisme néolibéral a basculé dans le délire de l'illimité¹⁵. Le désir de l'illimité est, en premier lieu, un symptôme stratégique du capital, l'indice d'un certain paysage de forces et notamment de l'état des forces de résistances, plus précisément de leur inexistence.

Les menaces permanentes de la délocalisation, du plan social et *in fine* de la perte d'emploi ne font que jouer de l'affect princeps du rapport salarial, celui de la dépendance monétaire et de la perte des conditions de reproduction de la vie matérielle, et qui permettent d'obtenir des salariés, mais par la crainte, un supplément d'assujettissement et de mobilisation productive, sous la forme paradoxale que Thomas Coutrot nomme la « coopération forcée »¹⁶.

14/ La liquidité, le fantasme du désir-maître capitaliste

¹⁴ « Que survivent donc seuls ceux qui peuvent produire à des prix en chute libre tout en garantissant les 15 % de retour sur fonds propres ! On devine qu'il n'y aura pas grand monde à l'arrivée. [...] Cette concurrence déchaînée est doublement un fléau : par ses effets objectifs, mais aussi par son évanescence. L'exploiteur avait jadis un visage, celui du patron et de sa classe. Le principe actuel d'exploitation n'en a plus ; dépersonnalisé, il est devenu abstrait : ce sont des lois structurales, lointaines et intangibles (et pourtant concrètement, terriblement actives). Bien sûr, c'est toujours le capitaliste qui ordonne et qui pressure, mais il peut en imputer la faute aux « contraintes », et le pire, c'est que l'argument est d'une hypocrisie bien fondée ! C'est là tout le drame des salariés qui se battent pour leur sort : les luttes locales sont devenues sans espoir hors la perspective d'un débouché politique global. Ce n'est pas dans le bureau du patron qu'ils trouveront le fin mot de leur malheur », analysait l'auteur dans *Le Monde Diplomatique* de mars 2004.

¹⁵ « La formule magique ? Davantage de publicité, donc plus de consommation, plus de production, plus d'emplois, plus de profits, et donc, de nouveau plus de publicité et ainsi de suite dans une spirale infinie du bien-être » ironise Beppe Grillo dans un article de l'*Internazionale* paru dans *Courrier International* du 18-24 mars 2004.

¹⁶ Note de l'auteur : *L'entreprise néolibérale, nouvelle utopie capitaliste ?* (Ed. La Découverte, 1998).

Le chantage à la reproduction matérielle, cette forme particulière de l'affect de crainte, n'a atteint ce niveau d'intensité que parce que le licenciement est devenu une pratique courante, [au point de] devenir une norme pratique amoralisée n'exprimant plus qu'un rapport de force nu où les uns ont toutes les cartes en mains et les autres aucune. Cette sorte de tyrannie trouve un modèle dans le désir-maître particulier du capital *financier* sous la forme de la *liquidité*.

La liquidité est une promesse de *réversibilité parfaite* offerte à l'investisseur financier. Elle représente la forme minimale de l'engagement puisque la participation sous la forme d'actions [titres boursiers] peut instantanément être annulée par un simple ordre de vente faisant retour au *cash*.

Le schème de la liquidité se répand, surtout à l'usage de ceux qui sont en position d'affirmer leur désir comme désir-maître. La thèse patronale que le chômage ne baisserait qu'à la condition d'affranchir intégralement les licenciements de tout encadrement réglementaire en est l'expression la plus typique.

Or, il faut entendre dans cette thèse le méta-désir de jouir de toutes les conditions institutionnelles permettant la poursuite sans restriction du désir, une sorte de Mai 68 pour patrons (qui constituent peut-être le groupe social à l'avoir pris le plus au sérieux, eux jouissent sans entraves). Et tel est bien le message subliminal de la théorie des marchés : tout doit pouvoir s'ajuster instantanément. Mais s'ajuster à quoi ? S'ajuster aux variations des désirs-maîtres, car telle est la vie passionnelle en environnement incertain : fluctuante et susceptible de réorientations permanentes.

La liquidité (financière) se donne une signification comme droit inconditionnel du désir.

15/ Tyrannie et terreur

Dans le paradigme implicite de la liquidité, le désir-maître ne tolère plus aucune restriction de ses mouvements stratégiques et prend très au sérieux l'idée de n'avoir plus à compter avec l'autre.

La liquéfaction de la force de travail est bien le projet du désir-maître capitaliste à l'époque néolibérale, projet de rendre le volume de l'emploi global aussi fluide, réversible et facilement ajustable que les éléments d'un portefeuille d'actifs financiers. Contre toute logique, c'est à la masse salariale qu'incombe désormais d'accommoder les fluctuations d'activité, ce qui reste de marge de négociation n'étant plus consacré qu'à établir le partage de cet ajustement entre ralentissement des salaires, intensification de l'effort et réduction des effectifs¹⁷.

Deuxième partie : Joyeux automobiles (Salariés : les faire marcher)

1/ Des affects joyeux intrinsèques

Et, contradictoirement, le tyran voudrait se faire aimer ! Si le capitalisme doit être saisi en ses structures, il doit aussi l'être comme un certain *régime de désir*. [Le capitalisme] n'épuise pas la variété des désirs au sein des sociétés contemporaines mais il capte la grande part commune : désirer y devient majoritairement désirer selon l'ordre des choses capitaliste ; ou, pour le dire autrement : les façons de désirer sous les rapports sociaux capitalistes.

Le premier enrichissement avait consisté à ajouter aux affects tristes de l'aiguillon de la faim, les affects joyeux de l'accès élargi à la marchandise consommable, et avait complété le désir d'éviter un mal (le dépérissement matériel) par le désir de poursuivre des biens (mais sous la seule forme des biens matériels à entasser). Et voilà

¹⁷ « On ne licencie pas "comme ça" un salarié français, alors qu'aux Etats-Unis, on n'hésiterait pas à licencier un employé qui arriverait deux fois de suite en retard. L'embauche devient dès lors, en France, une opération complexe où l'employeur veut minimiser les risques d'être "trahi", parce qu'il anticipe qu'il aura le plus grand mal à gérer une situation où l'employé ne jouerait pas le jeu qu'on attend de lui : [assimiler le désir-maître]. Aux Etats-Unis, à l'inverse, [...] un domestique américain, comme l'expliquait déjà Tocqueville, n'est jamais dans une relation servile, il est dans une relation contractuelle libre. Il peut partir sans préavis, il peut être licencié du jour au lendemain, mais, ce faisant, aucun stigmata ne marquera celui qui est à la recherche d'un emploi. En France, à l'inverse, on licenciera peu, mais le chômeur souffrira du soupçon qu'il l'est devenu pour manquement au "code d'honneur" de la relation sociale », expliquait Daniel Cohen dans *Richesse du monde, pauvreté des nations* (1997). On use alors d'euphémisme, le mot cachant la chose. Et « chez Michelin, on ne dit plus "plan social" mais "dispositif d'adaptation permanente des effectifs" : autrement dit, un outil de gestion comme un autre. C'est que le licenciement massif a tous les avantages. Il évite à un patronat indigent de réfléchir, ou de rogner sur son salaire. Et en plus, il est payé par l'Etat », soulignent A. Kerloch & Olivier Cyran dans *Charlie Hebdo* du 25.11.1998.

son ajout stratégique : produire des *affects joyeux intrinsèques*, c'est-à-dire intransitifs. C'est l'activité elle-même qu'il faut reconstruire objectivement et imaginativement comme source de joie *immédiate* : désirs de l'« épanouissement » et de la « réalisation de soi » dans et par le travail.

2/ Les apories du consentement

L'entreprise d'aujourd'hui voudrait idéalement des sujets qui, d'eux-mêmes, s'activent au service de l'organisation capitaliste. « D'eux-mêmes » a ici pour première et plus apparente signification : hors contrainte, sans qu'on les force, de leur propre mouvement. Forme de servitude décidément particulière puisque, en effet, les asservis y *consentent*.

[Mais, selon Spinoza,] il n'y a aucune action que quiconque puisse revendiquer comme *entièrement* sienne car toute chose se trouve sous l'empire de la causalité inadéquate¹⁸, c'est-à-dire partiellement déterminée par d'autres choses extérieures. « *Les hommes se trompent quand ils se croient libres, car cette opinion consiste en cela seul qu'ils sont conscients de leurs actions et ignorent les causes qui les déterminent* » (*Ethique*, Spinoza). Parce que c'est *notre* énergie qui s'active, nous pouvons dire que c'est *notre* action et que, en un sens faible, nous agissons de *nous-mêmes* : nous sommes auto-mobiles. Mais ce « de nous-mêmes » n'offre qu'une indication actancielle qui ne dit rien de tout ce qui l'a précédé. Notre force de désir, notre puissance d'agir, nous appartient entièrement, mais elle doit tout aux rencontres quand il s'agit de savoir où et comment elle se dirige. Et voilà où l'idée du consentement fait naufrage : avec son opposé, l'aliénation. Car si être aliéné, c'est être empêché de procéder de soi pour s'être trouvé enchaîné à « autre que soi », alors l'aliénation n'est qu'un mot différent pour dire l'hétéro-détermination, c'est-à-dire la servitude passionnelle, condition même de l'homme. Ainsi, l'aliénation et le consentement « authentique » s'évanouissent de concert, et ne restent plus que les mouvements du désir, tous égaux *sous le rapport de l'exo-détermination*¹⁹.

3/ L'obéissance joyeuse

Le sens commun fait pertinemment mais confusément la différence entre le désir d'éviter un mal et le désir de poursuivre un bien.

Le projet salarial néolibéral est un projet d'enchantement et de réjouissement : il se propose d'enrichir le rapport en affects joyeux.

Le pouvoir, dans son mode opératoire même, est de l'ordre de la production d'affects et de l'induction par voie d'affects. Conduire les conduites n'est donc rien d'autre qu'un certain art d'affecter ; et gouverner est bien orienter les désirs dans certaines directions. Le pouvoir est l'ensemble des pratiques de la co-linéarisation. Il fonctionne à la crainte ou à l'amour. Réjouir l'assujetti est la stratégie du pouvoir qui organise ce déploiement mais dans les directions de son propre désir-maître, et en vue de la captation. L'assujetti est réjoui quand il se voit proposer des désirs qu'il prend pour les siens et qui, en fait, deviennent les siens. C'est alors qu'il se met en mouvement sans réserve et entre dans l'univers sucré du consentement dont le vrai nom est l'obéissance heureuse.

Si tous nous sommes également asservis à nos passions et enchaînés à nos désirs, il est très évident qu'enchaîné content ou enchaîné triste, ça n'est pas la même chose. « Contrainte » et « consentement » ne sont donc rien d'autre que les noms pris par les affects de tristesse ou de joie dans des situations institutionnelles de pouvoir et de normalisation. Être contraint, c'est avoir été déterminé à faire quelque chose mais en s'en trouvant triste. Et consentir, consentir à suivre, c'est vivre l'obéissance mais allégée de son fardeau intrinsèque par un affect joyeux.

4/ Le ré-enchantement spontané

¹⁸ Note de l'auteur : « *J'appelle cause adéquate celle qui permet, par elle-même, de percevoir clairement et distinctement son effet. Mais j'appelle cause inadéquate ou partielle celle qui ne permet pas de comprendre son effet par elle seule* » (*Ethique*, Spinoza).

¹⁹ « *Les employés, enrégimentés toute leur vie, happés par le travail au sortir de l'école, et mis en parenthèse par leur famille à l'âge préscolaire puis à celui de l'hospice, sont accoutumés à la hiérarchie, et psychologiquement réduits en esclavage. Leur aptitude à l'autonomie est si atrophiée que leur peur de la liberté est la moins rationnelle de leurs nombreuses phobies. L'art de l'obéissance, qu'ils pratiquent avec tant de zèle au travail, ils le transmettent dans les familles qu'ils fondent, reproduisant ainsi le système en toutes façons et propagent sous toutes ses formes le conformisme culturel, politique, moral. Dès lors qu'on a vidé, par le travail, les êtres humains de toute vitalité, ils se soumettent volontiers et en tout à la hiérarchie et aux décisions des experts. Ils ont pris le pli* », constate Robert Black dans *Travailler, moi, jamais !*

Aucune chose ni aucune situation, en tant que telle, n'impose une valeur ou un sens dont elle serait objectivement porteuse. « *Nous ne nous efforçons pas vers quelque objet, nous ne le voulons, nous ne le poursuivons, nous ne le désirons parce qu'il est un bien, mais, au contraire, nous ne jugeons qu'un objet est un bien que parce que nous le voulons, le poursuivons et le désirons* » (Ethique, Spinoza). Loin que le désir soit une indication par la valeur, c'est la valeur qui est une production par le désir.

L'effort spontané vers la joie, puisque la joie est augmentation de la puissance d'agir, a parfois la force de réinvestir des situations d'abord vouées à être vécues comme attristantes. C'est pourquoi même les travaux les plus sommaires peuvent dans certaines conditions, personnelles et sociales, offrir parfois des marges au réinvestissement joyeux, en l'espèce comme travail trouvé « intéressant » ou porteur de sens.

Le capital(iste) industriel produit [lui aussi] des formes d'identité vocationnelle intrinsèquement liées à ses contenus : identité de « bâtisseur » pour la grande entreprise de génie civil, d'agent historique du progrès technique pour les entreprises d'informatiques, de révolutionneur des modes de vie pour les groupes intégrés de médias ou de télécommunication etc. Toutes ces productions de sens et de valeur dérivent d'un désir qui ne se réduit pas entièrement au désir d'accumulation monétaire. Si ridicules qu'on puisse les trouver, les « identités » ou les « cultures » d'entreprise puisent dans ce fonds passionnel et peuvent parfois ne pas être que des fabrications managériales et, au moins du côté des dirigeants, correspondre à des significations authentiquement vécues²⁰.

Soit le sujet s'en fait l'aveu à lui-même, avec pour alternative subséquente ou bien de basculer dans la résignation (la vraie vie est ailleurs, dans les huit autres heures éveillées), voire dans la dépression enclose dans cette expression courante qui évoque « une vie perdue à la gagner », ou bien, la possibilité antagoniste, dans la rébellion et la lutte (syndicale au-dedans, politique au dehors). « *Plus grande est la tristesse, plus grande est la puissance d'agir par laquelle l'homme s'efforce de lutter contre la tristesse* » (Ethique, Spinoza). Soit le sujet ne peut se rendre au constat, trop douloureux, de sa propre déréliction et repousse le spectre de l'effondrement par de la re-création d'un désir propre, aligné mais distinct du désir-objet-maître ; reconstruction d'un désir-objet sous l'effet d'un méta-désir de vivre heureux, au moins joyeux, en tout cas hors du non-sens. Et l'on voit des salariés trouver un intérêt, et par la suite de la satisfaction, à des tâches que l'affranchissement de la nécessité matérielle leur ferait très vraisemblablement juger profondément inintéressantes.

5/ L'amour du maître

J'obéis au maître parce que le maître est la cause imaginée (ou réelle) de bienfaits que j'aime et qui m'affectent de joie. Il ne faut pas méconnaître la généralité de ce maître dont les figures particulières peuvent être aussi variées que celles du gourou, du parent, du professeur, du patron, du chef militaire, de la personne aimée, ou même de l'opinion publique comme réunion de tous les hommes ; bref de tous ceux, individus ou groupes, dont peuvent être escompté un premier affect joyeux d'en être aimé(s), et un second de s'aimer soi-même par contemplation de sa propre capacité à les rendre joyeux : je fais ce qui me permet de réjouir le maître, donc d'être identifié par lui comme cause de sa joie, pour qu'il m'aime et pour me réjouir de l'avoir réjoui.

Le dépassement de la revendication salariale monétaire en une revendication de reconnaissance de l'engagement et du travail accompli n'est-il pas devenu l'une des questions les plus rebattues de la sociologie du travail : non plus seulement éviter le dépérissement matériel grâce au gain d'argent, mais obtenir la joie de la joie de celui à qui on apporte son travail, et partant son amour.

De ce jeu passionnel élémentaire, les parents ne sont que le premier point d'application ; mais l'amour parental ne peut revendiquer qu'une simple antériorité chronologique et aucun primat psychogénétique essentiel. La demande amoureuse se réactive en se diversifiant chaque fois qu'elle rencontre des situations propres à lui offrir de nouvelles occasions.

La socialisation salariale est à l'évidence l'une de ces situations. Parmi les multiples objets du désir simultanément poursuivis par l'empressé, le fayot, l'obséquieux ou le consciencieux, il n'y a pas que les intérêts stratégiques de l'avancement, de l'augmentation ou de la concurrence, mais aussi la recherche de la joie

²⁰ « *Dans une époque vide d'idéologie, les marques ont comblés ce manque en apportant du sens et des valeurs au cœur de la société de consommation. Une marque, ce n'est pas seulement un nom sur un produit, c'est un monde, une idéologie, un langage, de la création de désir qui ne passe pas uniquement par la satisfaction d'un besoin. Comme toute communauté ethnique, culturelle ou religieuse, la marque permet de restreindre la vastitude angoissante du monde et autorise chacun de ses membres à évoluer dans un espace plus restreint, plus idéal, plus maîtrisé, et donc plus rassurant. Tous ceux qui considèrent le dépassement de soi comme une valeur essentielle se reconnaissent dans cette marque [Nike] qui a fait de l'achat d'une paire de chaussures un acte militant, ou tout du moins, la condition d'une appartenance à une communauté culturelle* » analysait le sociologue Christophe Lambert dans *La société de la peur* (2005).

d'être aimé par le supérieur. L'amour du maître patronal, sous la forme de quête de reconnaissance, conduit le demandeur à épouser/anticiper son désir pour y conformer le sien. Les chaînes de dépendance sont *aussi* des chaînes de dépendance à la reconnaissance.

Le désir du subordonné de rejoindre le désir du supérieur, pour le réjouir et s'en faire aimer, est *son* désir sans la moindre contestation possible. Que ce ne soit pas *originellement* son désir importe peu : nul n'a de désir « originel », et ce désir deviendra bel et bien le sien. La seule aliénation est celle de la servitude passionnelle, mais celle-ci est universelle et ne fait objectivement aucune différence entre les hommes.

6/ Les images vocationnelles

Spinoza a d'emblé averti que la conscience de nos actes ou de nos désirs ne s'étendait pas à celle des causes qui les déterminent. Déjà peu porté à se penser comme déterminé, l'individu désirant est encore plus enclin à se considérer comme l'origine de son propre désir quand l'inconscience de la détermination est rendue si facile par la complexité et par l'évanescence du processus causal qu'il aurait à percevoir. Le fait du désir éprouvé s'impose, et lui seul, à la conscience, laissant l'imagination se rendre à l'illusion de l'autodétermination et de la volonté originaire. L'intéressé dit que c'est « son choix », ce qui lui plaît « à lui », et peu importe que l'accumulation des images affectivées qui a construit ces choses en objet de désir et déterminé ses choix d'enrôlement salarial soit entièrement venue du dehors. Par une expression devenue courante quoiqu'elle ne veuille rien dire, l'individu « se réalise », c'est-à-dire en effet « réalise son désir » – la forme réflexive assimile totalement le sujet et son désir (puisque « se réaliser » et « réaliser son désir » est un tout).

Ainsi, entre autres, par son système éducatif de formation et d'orientation, la société tout entière travaille à produire des images vocationnelles qui pré-colinéarisent les individus, futurs enrôlés conditionnés à désirer l'enrôlement.

7/ Le totalitarisme de la possession des âmes²¹

Cette pré-colinéarisation est loin d'être parfaite. Mais la simple *réduction* de l'angle [*entre le désir maître et celui-du sujet*] n'est plus [*jugée*] suffisante. Aux prétextes de nouveaux réquisits de l'activité économique, l'entreprise néolibérale recherche maintenant l'alignement intégral. Il est [*donc*] demandé aux subordonnés de « s'investir totalement » [*dans*] l'entreprise. Se subordonner la vie et l'être *entier* du salarié, c'est refaire au service de ses propres fins, les dispositions, les désirs, les manières de l'enrôlé : c'est le projet délirant d'une *possession* intégrale des individus, au sens quasi chamanique du terme. Totalitarisme est donc un nom possible pour une visée de prise de contrôle si profonde, si complète, qu'elle ne veut plus se satisfaire d'asservir en extériorité (obtenir les actions voulues) mais revendique la soumission entière de l'« intériorité ». L'entreprise néolibérale veut l'indistinction de l'individu avec elle-même, sous le critère du désir et des tendances, en d'autres termes la pleine *coïncidence*.

8/ *Girl friend experience* (après le don des larmes)

La frontière est parfois extrêmement ténue entre l'entreprise réussie de refiguration du désir salarial et l'asservissement pur et simple du reconditionnement. [*On remarquera*] les tendances générales du déplacement de l'économie vers le secteur des services où la performance productive est avant tout une performance « humaine », c'est-à-dire affective et comportementale, [*qui*] donne une idée assez nette de l'utopie néolibérale de refaçonnage intégral des individus. Il y a pire, toute les fois où l'entreprise de service, non seulement enjoint aux salariés de manifester les émotions requises (empathie, attention, sollicitude, sourire...), mais vise la performance comportementale ultime dans laquelle les émotions prescrites ne sont plus simplement jouées en extériorité mais « authentiquement » éprouvées. Sur ordre, le « sourire » doit être « vrai », « naturel », « venir du fond du cœur ».

Gageons que si jamais la prostitution sort un jour de la clandestinité pour entrer dans le domaine officiel du marché, nul doute que les entreprises qui s'y lanceront demanderont à leurs employé(e)s d'« embrasser » et puis d'aimer pour de bon. Le capital néolibéral est le monde de la *girl friend experience*.

9/ L'insondable mystère du désir enrôlé

²¹ Pour bien comprendre en quoi nos sociétés « modernes » peuvent être interprétées comme des formes douces de totalitarisme, mais aussi en quoi elles s'en distinguent nettement (en particulier des totalitarismes stalinien et hitlérien) je vous renvoie à *La démocratie post-totalitaire* de Jean-Pierre Le Goff (« *Des livres et les idées !* » n°32).

Nous ne vivons pas simplement dans une économie capitaliste mais dans une *société* capitaliste. La métamorphose des procédés de recrutement survenue depuis deux décennies enferme d'ailleurs les transformations contemporaines du capitalisme puisque les anciennes sélections, quasi mécanisables, assises sur les critères simples de la formation et de l'expérience adéquates à des emplois à définition précise ont laissé la place à des formes d'investigation prenant pour objet des dispositions, conformément à des emplois désormais définis par des objectifs (« projets »²²), abandonnant aux salariés « autonomes » l'initiative d'inventer les modes opératoires. [Les] sélections [se font alors sur des] compétences comportementales génériques bien plus que [sur des] compétences techniques spécifiques.

10/ Il n'y a pas d'intériorité (ni d'extériorité)

Contrainte et consentement ne se différencient pas par la topologie (l'extérieur contre l'intérieur) mais par la nature des affects qui leur sont respectivement associés : triste ou joyeux.

[Comme] les états d'âmes étaient inobservables d'un spectateur extérieur, et comme ils étaient néanmoins éprouvés par le sujet lui-même, on en a déduit qu'ils ne pouvaient qu'être situés au-dedans de lui, celés par son enveloppe corporelle et dissimulés par son opacité.

Le consentant n'est pas plus libre que quiconque, et pas moins « plié » que l'asservi : il est juste plié différemment et vit joyeusement sa détermination. Il n'y a pas plus de consentement qu'il y a de servitude volontaire : il n'y a que des assujettissements heureux.

Il y a une sorte d'autosuffisance de la joie ; la félicité est peu questionneuse. C'est pourquoi l'oubli de l'exo-détermination est plus profond encore quand se sont des affects joyeux dont [le sujet] a à ignorer les causes.

Le désir n'est jamais *de soi* : il n'a jamais pour exclusive origine l'individu désirant lui-même mais il est cependant bien le sien, absolument (le « c'est moi qui désire » est, lui, incontestable). Cette ambivalence du désir rejette dans l'oubli le « pas de soi » pour ne garder que le « à soi ».

11/ Les risques du constructivisme du désir

Le constat d'un désir éprouvé écrase toute considération, spécialement celle de la connaissance de ce qui le détermine. Il est sans doute des désirs dont la cause *prochaine* peut être identifiable, même si restera dans l'ignorance ce qui a déterminé la disposition à être sensible à cette cause-là.

Seul l'affect triste qui vient de détester l'inducteur rend compte de la rébellion du sujet contre le pliage par le dehors, et son mouvement réactif de restauration de ce qu'il croit sa souveraineté désirante n'est en fait que la substitution d'une détermination à une autre, mais sous de nouveaux affects, joyeux et non plus tristes. Le conditionnement est un autre nom pour l'universelle servitude passionnelle.

L'entreprise néolibérale, dont le projet est de refaire les désirs et les dispositions de ses sujets, se heurte de plein fouet à l'idée que ceux-ci se font d'eux-mêmes, précisément en tant que sujets, c'est-à-dire êtres doués d'une autonomie de désir dans laquelle toute intervention extérieures prend le risque de paraître une immixtion.

12/ *Amor fati capitalistis*

Car pour n'être en rien des sujets, [les sujets de l'entreprise néolibérale] ne s'en croient pas moins tels. Et le projet de manipulation trop visible de leur complexion désirante est inévitablement générateur de tensions. Tensions contradictoires entre des objets formels de « développement personnel » et d'« autonomisation des individus », et des objectifs réels d'étroite conformation à des comportements décalqués des contraintes spécifiques de productivité et de rentabilité de l'entreprise commanditaire. Les plus lucides, ou les moins retenus des *coaches* en ont bien conscience : leur intervention auprès des malheureux « *coachés* » a surtout pour objet de « transformer une pression exogène en motivation endogène »²³. Induire un désir aligné, c'est le projet éternel de tous les patronats, c'est-à-dire de toutes les institutions de capture.

Produire le consentement²⁴, c'est produire l'amour par les individus de la situation qui leur est faite²⁵.

²² Et pourra constater à quel point le mot « projet » a envahi aussi bien le monde de l'entreprise que le monde associatif. Je vous renvoie à l'excellent spectacle de Franck Lepage, *Incultures* n°1.

²³ Note de l'auteur : « confession » d'un manager cité par Laurence Baranski dans *Le manager éclairé, pilote du changement* (Ed. d'Organisation, 2001).

²⁴ Je vous renvoie à la contribution de Noam Chomsky « Propagande & contrôle de l'esprit public » dans *Domestiquer les masses* (Revue Agone n°34, 2005) ainsi que les trois tomes de *Comprendre le pouvoir* (Ed. Aden).

²⁵ « Aimer ce qu'on est obligé de faire. Tel est le but de tout conditionnement ; faire aimer aux gens la destination sociale à laquelle ils ne peuvent échapper ». (1977, *Le meilleur des mondes*, Aldous Huxley).

L'un des caractères secondaire (?) du capitalisme [est donc] de refouler à tout prix tout mouvement d'extrospection, c'est-à-dire tout retournement du regard vers l'extérieur des forces qui saisissent les individus et de les maintenir fermement dans le registre exclusif de l'introspection, comme une manière de leur répéter que ce qui leur arrive dans l'entreprise n'est pas questionnable, l'étant seulement la façon dont ils feront avec. Les conditionneurs sont eux-mêmes conditionnés et plongés dans le même univers passionnel et imaginaire que ceux à qui ils imposent leur désir : ils donnent une autre illustration de ce propos de Bourdieu selon lequel les dominants sont dominés par leur propre domination.

13/ Le voile des affects joyeux, le fond des affects tristes

Le travail de co-linéarisation ne doit pas faire oublier que la promesse d'affects joyeux est toujours brouillée par un fond d'affects tristes, arrière-plan de sanctions et de menaces qui est pour toujours celui du rapport salarial.

Le co-linéarisé est donc sommé par l'entreprise, mais plus encore par lui-même, de se convertir aux affects joyeux du désir approprié sauf à être à nouveau submergé par les affects de crainte, ceux de la dépendance basale et de la menace sur la vie nue.

Naissent [alors] les tensions qui déchirent les co-linéarisés, tension du *double bind* « désire toi-même mais d'après moi seulement », « sois autonome mais selon ma direction ».

Hors les cas polaires des « âmes ardentes » et des « âmes rétives », les « sentiments mêlés », c'est-à-dire le conflit des affects antagonistes est l'ordinaire de la vie passionnelle, et « l'âme flotte » au gré de résultantes affectives constamment refaites. Les « consentements » sont donc sans cesse mitigés et à tout instant susceptibles de perdre de leur consistance du fait de nouvelles affections (événement de la vie salariale) génératrices de nouveaux affects. Bien sûr, les salariés peuvent être induits ou conduits à se passionner pour le contrôle de gestion, la vente de chariots élévateurs ou le cracking catalytique, bien sûr ils peuvent se saisir de toutes les opportunités joyeuses que l'entreprise prend soin de leur présenter (avancement, socialisation ou promesse de « réalisation de soi »), et pourtant, par moments, ils n'en pensent pas moins.

Troisième partie : Domination, émancipation

1/ La domination repensée à l'usage du « consentement »

Ainsi le « consentement » est-il le plus souvent entaché d'une violence qui lui vient d'être étroitement finalisé au service d'un désir-maître extérieur et d'être obtenu sur fond de menace.

Il est pourtant des cas où il se présente sous des affects joyeux quasi purs, à peine altérés par des résiduels d'affects tristes.

Pourtant, pour tous les bénéfices que l'individu y trouve, l'enrôlement n'est pas sans coût. Il a pour effet, et en fait pour intention, de *fixer* le désir des enrôlés à un certain nombre d'objets à l'exclusion des autres. Dans l'organisation capitaliste, la subordination hiérarchique a pour fonction même d'assigner les individus à une tâche définie dans la division du travail, c'est-à-dire à un objet d'activité à convertir en objet de désir : « voilà cette chose très précise que vous désirez faire ». Or il est plein d'autres choses auxquelles le salarié, cette fois-ci non plus conçu comme enrôlé mais comme associé, pourrait être intéressé. L'assujettissement est fondamentalement *enfermement dans un domaine restreint de jouissance*. Cette domination-là peut être redéfinie comme *l'effet qui confère à certains l'aptitude à se réserver des possibilités (de jouissance) et à en écarter les autres*. C'est précisément ce déploiement de variété qu'interdit la vie sous le désir-maître, où la condition de dominé produit le rétrécissement du domaine de désir et des occasions de joie.

A la joie plutôt qu'à la crainte, voilà sans doute comment les dominants gouverneront le plus efficacement, mais en circonscrivant strictement les joies offertes, c'est-à-dire en sélectionnant rigoureusement les objets de désir proposés.

2/ Division du désir et imaginaire de l'impuissance

L'enjeu central de la domination est distributif. La régulation distributive dominante qui produit ces désirs ajustés suppose de ne pas dégénérer en frustration. Un travail d'enchantement constant [est] destiné à persuader les salariés que leurs petites joies sont « en fait » de grandes joies, en tout cas des joies tout à fait suffisantes, pour eux. Ce travail est d'autant plus nécessaire qu'il doit contenir les débordements d'envie sans cesse alimentés par le spectacle du monde social. La plupart des occasions de joies sociales sont [alors] différentielles (posséder ce que d'autres n'auront pas) et que les gestes mêmes de *réserver* (à soi ou à sa « classe ») et d'*écarter* (les autres) sont

les plus caractéristiques de la domination sociale. Avec cette particularité supplémentaire que pour être parfaitement réussie, l'opération distributive de la domination suppose non seulement de réserver certains objets de désir aux dominants mais non sans les avoir fait reconnaître comme désirables par les dominés, *quoique sous la clause décisive* : désirable en général mais pas pour eux en particulier.

3/ L'exploitation passionnelle

Il n'y a pas de contenus substantiels de la valeur, il n'y a que les investissements du désir et la transfiguration du désiré en *bien*. Cela vaut pour toutes les valeurs aussi bien esthétiques, morales, qu'économiques. Les valeurs engendrées sont les produits de composition de jeux de puissances investissantes, par là *positions* et *affirmations* de valeur²⁶.

[*Quoi qu'il en soit*] les salariés n'ont pas besoin d'avoir en tête la théorie marxienne de la plus-value pour se sentir exploités et entrer en lutte.

La chose a tout du paradoxe au premier abord puisque l'exploitation, au sens marxien du terme, est précisément définie comme la captation de la plus-value par le capital, c'est-à-dire par la privation des salariés d'une part de la valeur qu'ils ont produite.²⁷ Ce n'est pourtant pas la dépossession *en elle-même* de cette part de valeur qui fait l'exploitation mais son *appropriation privative par le capitalisme*. La plus-value serait-elle rendue non au capitaliste mais à l'entreprise sous contrôle salarial démocratique intégral, ou pour mieux dire encore au corps salarial lui-même, qui songerait encore à parler d'exploitation ? Formellement parlant pourtant, les salariés, *en personnes*, se verraient toujours privés de la plus valeur comme écart de la valeur totale et de la valeur de reproduction de la force de travail.

Si exploitation il y a, elle est donc davantage du ressort d'une théorie politique de la capture : le désir-maître capte la puissance d'agir des enrôlés. Il fait œuvrer pour lui les énergies des tiers que les structures sociales, par exemple celles du rapport salarial, lui ont permis de mobiliser au service de *son* entreprise.

La capture par le désir-maître est donc *dépossession d'œuvre*. Dépossession non seulement du produit monétaire de ces œuvres quand la plus-value est captée par le capital, mais, plus largement, dépossession *d'aurat*, le bénéfice symbolique de l'œuvre collective des enrôlés.

Dire cela, ce n'est pas nier l'inégalité des contributions, donc leur articulation hiérarchique objective, car l'apport de l'idée directrice se différencie sans doute des contributions à sa réalisation. Mais c'est seulement souligner l'effacement de presque toutes derrière une seule, entre travail de « conception » et travail d'« exécution »²⁸. Faudrait-il alors établir une distinction entre l'*aurat*, réservée à l'idée directrice, et le *réalisatorat*, irréductiblement collectif... sans oublier que le premier resterait lettre morte, pure virtualité privée, sans le second ?

La capture des énergies enrôlées par alignement sur le désir-maître ne peut se faire que sous détermination passionnelle. Et c'est cela qu'exploite le patron général : de la puissance et des passions, de la puissance bien dirigée par des passions.

4/ Communisme ou totalitarisme (le totalitarisme, stade ultime du capitalisme ?)

²⁶ « On appelle "bien" ce qui conserve l'espèce, et "mal" ce qui lui est nuisible, rappelait Friedrich Nietzsche. Mais les mauvais instincts sont en réalité aussi opportuns, aussi utiles à la conservation de l'espèce, aussi indispensables que les bons : leur fonction seule est différente ». Et je vous renvoie au n°44 de « Des livres et les idées ! », *Généalogie de la morale* ; et évidemment *Par delà bien et mal*.

²⁷ Rappelez-vous une note d'un précédent numéro : « *Le capitalisme, dit-on, a payé les journées des ouvriers : pour être exact, il faut dire que le capitalisme a payé autant de fois une journée qu'il a employé d'ouvriers chaque jour, ce qui n'est point du tout la même chose [...]. Deux cents grenadiers ont, en quelques heures, dressé l'obélisque de Louqsor sur sa base : suppose-t-on qu'un seul homme en deux cents jours en serait venu à bout ? [...]. La plus petite fortune, le plus mince établissement, la mise en train de la plus chétive industrie exige un concours de travaux et de talents si divers que le même homme n'y suffirait jamais [...]. Lorsque vous avez payé toutes les forces individuelles, vous n'avez pas payé la force collective que vous n'avez point acquise et dont vous jouissez injustement* », expliquait en 1840 Joseph Proudhon dans *Qu'est-ce que la propriété ?*

²⁸ Il existe des cas un peu particuliers. L'*aurat* de l'écrivain n'aura aucune comparaison avec celui de l'éditeur, de l'imprimeur ou du distributeur et encore moins avec celui du maquettiste et fabricant de papier etc. Mais il faut ici reconnaître les différences objectives hiérarchiques. Mais en musique il en va souvent autrement. C'est bien, pour ne prendre que cet exemple, Johnny Halliday, qui se voit adulé et tire l'intégralité de l'*aurat* à lui. Pourtant, il n'est qu'un exécutant, au même titre que le bassiste, le batteur, le guitariste etc. (que le public ne connaît absolument pas et qui pourtant sont souvent de bien meilleurs musiciens et instrumentistes que la tête d'affiche). Quand au compositeur, l'arrangeur, l'ingénieur du son, ils resteront dans l'ombre et leur mérite ne sera même pas mentionné.

Le « libre-arbitre » est susceptible de se reprendre à ses propres fins, et il ne hait rien tant que la subordination hiérarchique. C'est bien pourquoi dans la fange supérieure du salariat, les organisations s'efforcent de faire paraître, et parfois de rendre vraiment, cette subordination aussi légère que possible à leurs sujets les plus « autonomes », en rêvant même de la leur faire totalement oublier²⁹.

L'artiste tire sa productivité propre de l'alliance entre sa compétence spécifique et la coïncidence à son propre désir. Telle est la formule idéale que l'entreprise néolibérale voudrait reproduire à grande échelle, évidemment sous la condition que, pour chacun de ses salariés, leur « propre désir » se trouve aligné avec son désir à elle.

Le capitalisme pourrait bien se mettre en danger lui-même [*en poursuivant*] jusqu'au bout un rêve de mobilisation productive fondamentalement porteur de son principe antagoniste : la liberté créative, la liberté collaborative et la rétivité à la direction hiérarchique telle que, d'ailleurs, elle détermine nécessairement l'organisation collective du travail sur une base délibérative-démocratique, soit, le communisme réalisé...³⁰

Si le capitalisme évidemment n'ira pas jusqu'à ce bout là, il n'en démordra pas cependant de son projet de possession intégrale des âmes.

Aussi, cette « autonomie », un peu vite prise pour argent comptant par les lectures superficielles de la littérature managériale [*mais malheureusement aussi la littérature pédagogique*], est en fait le masque d'une servitude inédite.

Rien n'interdit [*donc*], précisément parce qu'il est total, d'appeler totalitaire le projet néolibéral de la possession des « âmes ».

5/ Alors le (ré)communisme !

Le point de départ était ceci : quelqu'un a envie de faire quelque chose qui nécessite d'être plusieurs. Cette communauté d'action est *ipso facto* une communauté politique si on donne le nom de politique à toute situation de composition de puissance d'agir.

La formation de communautés capitalistes d'entreprise a eu jusqu'ici, pour elle, toutes les structures de l'économie monétaire à travail divisé et du rapport salarial. La question de savoir comment les individus viennent s'y intégrer est donc assez simplement résolue : sous l'effet non pas d'un vouloir spontané mais, en premier lieu, de la nécessité matérielle. [*Mais*] comment les enrôlés y vivront, joyeux ou tristes ? Sous quelle constitution politique ?

« Un » veut faire quelque chose qui nécessite des autres. La réponse communiste à la question générale de l'entreprise commence donc par ceci : [*si*] des hommes veulent faire quelque chose ensemble, ils doivent le faire sous une forme politique égalitaire.

L'égalité doit prévaloir principiellement. Principiellement ne veut cependant pas dire absolument puisqu'il est certains que les individus ne sont pas égaux en puissance dans la réalisation des choses.

Si l'idée communiste a essentiellement à voir avec l'égalité, la question se pose alors de savoir quelle peut être l'égalité accompagnant une inégalité substantielle, reconnue, des contributions, et qui ne nie pas l'asymétrie de ces situations où la force d'une proposition initiale donne objectivement aux autres contributions un caractère *auxiliaire*.

D'une part, la division du travail s'est approfondie à un point tel quelle est devenue donnée centrale ; et, d'autre part, dans cette habitude, l'inertie de ses assignations, au premier chef celles qui autorisent à certains la « conception » et réservent à d'autres l'« exécution ». « *On n'a effectivement pas le pouvoir qu'on imagine ne pas avoir* » ; de sorte que les positions de dramaturge et d'éclairagiste, respectivement, reviennent toujours aux mêmes. La solution complète de l'équation communiste consiste [*alors*] en une restructuration de la division du désir qui repartage les chances de conception, et, symétriquement, redistribue les tâches d'exécution. « *Être le plus nombreux possible à penser le plus possible* »³¹.

On peut donner alors à l'entreprise générale, sous cette forme-là d'égalité, le nom de récommune, *res communa* décalquée de la *res publica*.

Mais la récommune n'épuise pas l'idée communiste. Car la question de l'entreprise-récommune demeure *locale*. Or, au-delà de ses frontières continue de se poser la question du marché, et par conséquent celle de la division du travail. Enfin, la récommune en elle-même laisse sans *nouvelle* réponse la question du travail. Et si elle affranchit ses membres de la monarchie du désir-maître, elle ne les libère pas pour autant du travail comme activité toujours davantage absorbée dans les finalités de la reproduction matérielle, et surtout dans celle de la valorisation du capital.

²⁹ Et c'est particulièrement vrai dans le monde associatif a-hiérarchique où chacun a prétendument le même pouvoir.

³⁰ Je vous renvoie à la lecture d'*Après la tragédie, la farce ! (ou comment l'histoire se répète)* de Slavoj Žižek (Ed. Flammarion, 2009).

³¹ Note de l'auteur : Etienne Balibar, *Spinoza et le politique* (Ed. PUF, 1985).

6/ Les passions séditieuses

D'où peut naître ce mouvement « réel », si l'on part de l'idée que le libre-arbitre et l'autonomie de la volonté ne sont que des fictions ?

[*Du point de vue spinoziste,*] les discours d'exaltation du soulèvement anticapitaliste qui en appellent à l'affranchissement des servitudes de l'ordre social (et potentiellement comme affranchissement de tout), c'est-à-dire de réaffirmation de la souveraine autonomie des sujets qui commandent à nouveau librement leurs vies, ces discours méconnaissent la solidarité profonde qui les unit à la pensée libérale qu'ils croient combattre³² – l'entrepreneur, libre lui aussi, maître de sa réussite, parfois même engagé dans la lutte contre des bastilles (les monopoles qui veulent enclorre les marchés, les restrictions à la concurrence qui brident l'audace...), bref affairé également à « changer le monde » mais à sa manière. Les « innovateurs » de toute sorte, révolutionnaires de l'ordre social ou de l'ordre industriel, n'ont rien de plus fort en partage que leur détestation commune de la pensée déterministe. Il suffit de voir le mouvement de répulsion que provoque inmanquablement et presque universellement l'idée que nous pourrions ne pas être les êtres libres que nous croyons être.

La catégorie du « nouveau » est peut-être le lieu par excellence où se concentrent [*toutes*] les confusions. Le « nouveau » voudrait se donner comme une sorte de surgissement sans cause, [*en d'autres termes, un miracle*]. Mais comment pourrait-il se produire dans le monde un événement qui échappe à l'enchaînement des causes et des effets, c'est-à-dire à toute production ? Nouveau n'est que le nom de ce qui nous surprend. Mais notre stupéfaction peut-elle être la jauge, du seul fait qu'elle est d'abord incapable de voir combien l'« événement » a été préparé de longue date ? Elle ne le peut que parce qu'elle rencontre l'idée que les hommes aiment à se faire de leur « liberté créatrice » et de leur pouvoir *inaugural*, c'est-à-dire de leur capacité à une action inconditionnée.

Dans le monde social historique, tout autant [que dans le monde physique], les faits, de reproduction comme de transformation, sont *produits*, c'est-à-dire déterminés à survenir par quelque enchaînement causal.

Spinoza nomme génériquement « indignation » l'affect, non pas moral mais politique par excellence, qui voit les sujets (*subditus*) se coaliser dans la révolte à la suite d'une offense, parfois faite à l'un d'eux seulement, mais qu'ils vivent comme les concernant tous.

7/ Devenir perpendiculaires

Déterminés, les hommes ne cessent pas un instant de l'être, pas plus quand ils franchissent leur seuil de colère qu'avant, à ceci près qu'ils sont maintenant déterminés à faire *autre chose*. L'irruption d'indignation restera-t-elle isolée et échouera-t-elle à affecter au-delà des concernés immédiats, ou bien rencontrera-t-elle une cristallisation affective plus large sur laquelle, si petite soit-elle à l'origine, elle produira des effets de précipitation catalytique à la façon de *Lip* en 1973 ? Et, en effet, l'indignation renverse parfois les balances affectives qui déterminaient jusqu'ici les sujets à se soumettre aux rapports institutionnels et les conduit à désirer vivre non pas selon leur libre-arbitre mais à *leur guise*, ce qui ne signifie en rien effectuer un saut miraculeux dans l'inconditionné, mais *vivre déterminé autrement*.

8/ La défixation (critique de la dés-aliénation)

Il n'est question, là-dedans, d'aucune restauration ni d'aucun recouvrement, et surtout pas d'une liberté originale ou bien d'une autonomie pure qui n'existe que dans les thèses de l'individualisme libéral³³.

Aliéné, l'individu le serait quand il est « coupé de sa puissance d'agir », et la « rejoindre », y re-coïncider, serait le sens ultime de la désaliénation. Pas même quand ils vivent sous le règne du plus tyrannique des désirs-maîtres, les individus ne sont « séparés » de leur puissance. Ils sont juste déterminés à l'effectuer dans une certaine direction. Il n'y a rien à « retrouver » qui ne soit déjà là, elle est leur être même.

Mais, dans ces conditions, les enrôlés joyeux ont-ils quelque lieu de se plaindre puisque, joyeux, leur puissance augmente, et quel sens y aurait-il à les trouver victime de l'aliénation ? Aucun, sans doute, si l'on entend par

³² C'est souvent le cas de certains (et trop nombreux) alters' qui reproduisent le « chacun pour sa gueule » au nom d'une « autonomie » et d'une « liberté » mal comprises (avec son petit terrain, sa petite éolienne, son petit panneau solaire, son petit jardin etc.), sans souci du collectif plus large que sa communauté, son réseau ou son cercle d'amis, et qui n'ont de cesse de réclamer moins d'Etat, moins de réglementations, etc.

³³ Mais aussi le l'ordre religieux (en tous cas les trois grands monothéismes) malgré sa surprenante ambiguïté puisqu'il postule à la fois le libre-arbitre et l'entière direction de la marche du monde par un Dieu créateur tout puissant, omniscient et omniprésent.

aliénation la perte de son autonomie de sujet : celle-ci n'existe pas et la servitude passionnelle est partout. Pas beaucoup plus, si l'on veut comprendre l'aliénation sous la figure mystérieuse de la perte ou de la séparation d'avec sa propre puissance. Même si le rapport salarial capitaliste sépare les travailleurs des moyens et surtout des produits de la production, l'exploitation passionnelle ne sépare pas les individus de leur propre puissance, et il faut cesser de penser l'émancipation comme la magnifique opération qui la leur rendrait. Si elle ne les en sépare pas, l'exploitation passionnelle en revanche *fixe* la puissance des individus à un nombre extraordinairement restreint d'objets.

L'aliénation, c'est la fixation : indigentes sollicitations du corps, spectres étriqués des choses offertes au désir, répertoire de joie à peine ouvert, obsessions et monomanies qui retiennent la puissance en un seul lieu et empêche ses déploiements. C'est cela l'aliénation. Non pas la perte, mais la fermeture et le rétrécissement. Et le devenir orthogonal est ré-élargissement par commencement de la défixation.

9/ L'histoire comme mécontentement (brouillage et reconfiguration du paysage de classe)

Le dirigeant d'entreprise lui-même est devenu un salarié : la théorie marxienne originelle s'est trouvée en difficulté. Et cette difficulté n'a pas cessé de croître de la diffusion « cadriste », c'est-à-dire du nombre croissant de salariés pour partie passés symboliquement « du côté du capital, [*c'est-à-dire*] avoir la « subsomption réelle » joyeuse. Que reste-t-il alors des franches démarcations de l'ancien antagonisme de classe ?

Pour si profond qu'il soit, ce brouillage du paysage de classe originaire n'interdit pas toute reconfiguration antagoniste. Quel pourrait être alors le principe structurant de ce nouvel antagonisme ? Une fois encore, les affects, et plus précisément : le choc des joyeux qui ne veulent rien changer ou qui veulent plus du même, et des mécontents qui veulent autre chose. La multitude capable de rassembler suffisamment de puissance pour opérer les grands renversements est la multitude des mécontents.

La perspective d'une lutte des classes n'a donc nullement disparue, mais elle a changé de contenus et de découpages : elle est lutte des classes affective(s). Les affects communs ne tombent pas du ciel, et c'est bien du côté du capital qu'il faut chercher [ce qui les a produits]. Mais le capital comme rapport social, et, finalement, comme forme même de la vie sociale.

Or, le paradoxe contemporain du capitalisme tient à ce que, au moment même où il s'efforce de sophistiquer ses méthodes pour développer le salariat content, il maltraite à des échelles et des intensités inouïes depuis des décennies. C'est alors la classe, homogène et en extension, des mécontents qui menace de se retourner contre le capitalisme et de remettre l'histoire en marche.

10/ Communisme... désir et servitude !

Cette classe conjoncturellement reconstituée parviendrait-elle à bousculer l'ordre capitaliste et à lui substituer de nouvelles formes sociales de la production comme la récommune, en aurait-elle fini pour autant avec la figure du désir-maître ? Il est à craindre que non.

C'est la division du travail, explique Marx, qui secrète *endogènement* du pouvoir, et ceci du seul fait de réserver à certains les tâches particulières de la coordination ou de la synthèse-totalisation d'informations dont les autres producteurs n'ont qu'une vue parcellaire ; et le pouvoir naît de ces asymétries fonctionnelles et informationnelles.

[En d'autres termes,] la division du travail est ce que les hommes ont de meilleur, sorte de nécessité qui, leur rappelant que « *rien n'est plus utile à l'homme que l'homme* » (*Ethique*, Spinoza), les pousse les uns vers les autres ; et aussi ce qu'ils ont de pire puisqu'ils entrent toujours inégalement armés dans les compositions de puissance, asymétrie au principe de toutes les captures. Ils y entrent aussi inégalement désirants. Même dans les associations *a priori* les plus paritaires, un veut plus que les autres. Il veut plus l'objet de l'association, il y est plus intensément intéressé, il en veut davantage les profits (car il y a toujours des profits à saisir). Toutes les activités ne tombent pas dans l'économie monétaire, mais il n'en est pas une qui soit extérieure à l'économie de la joie [et à] l'économie de la reconnaissance. « *Parce que [cette joie] se produit chaque fois que l'homme considère ses propres vertus, c'est-à-dire sa puissance d'agir, chacun s'empresse de raconter ses faits et gestes et d'étaler ostensiblement ses forces physiques et morales ; c'est pour cette raison aussi que les hommes sont pénibles les uns aux autres* » (*Ethique*, Spinoza). [Et] le pénible n'est pas seulement celui de la rodomontade mais aussi celui de la captation individuelle induite des bénéfices joyeux (intrinsèques) de l'action collective, et des luttes qui peuvent s'en suivre.

Une hypothèse sortie du capitalisme et de son économie de la joie monétaire ne libère donc nullement des enjeux de la capture, intégralement reconduits par l'économie non monétaire de la reconnaissance.

Spinoza invitait [déjà] à prendre les hommes « *tels qu'ils sont et non tel qu'[on] voudrait qu'ils fussent* ». Précaution dont l'ignorance condamne à n'écrire en politique qu'une « *chimère bonne à instituer en l'île d'Utopie ou à l'âge d'or des Poètes, c'est-à-dire précisément là où il n'y en [a] nul besoin* »³⁴.

Autant que le capitalisme, quoique sur un autre mode, le communisme doit compter sur le désir et les passions, c'est-à-dire avec la « force des affects » telle qu'elle fait non la bizarrerie locale de la servitude volontaire, mais la permanente universelle « servitude humaine » : l'exploitation passionnelle prend fin quand les hommes savent diriger leurs désirs communs [*et non purement individuels*], c'est-à-dire quand ils comprennent que le vrai bien est celui dont il faut souhaiter que les autres le possèdent en même temps que soi. Ainsi, par exemple, de la raison, que tous doivent vouloir être le plus nombreux possible à posséder, puisque « *les hommes, en tant qu'ils vivent sous la conduite de la raison, sont suprêmement utiles aux hommes* ».

11/ « Une vie humaine »

Les hommes savent vouloir pour les autres les joies qu'ils recherchent pour eux-mêmes et « *ne poursuivre rien pour eux-mêmes qu'ils ne le désirent aussi pour les autres* » (*Ethique*, Spinoza). Or telle est bien la formule la plus haute du communisme, assise sur la non-rivalité généralisée des (vrais) biens, la jouissance authentiquement commune. Seule la non-rivalité nous sauvera vraiment de la figure du désir-maître. Mais elle demande des hommes vivant sous la conduite de la raison.

Aussi « le libre épanouissement de chacun, condition du libre épanouissement de tous » est-il une affaire moins simple que le suggèrent Marx et Engels dans le *Manifeste*. Et le meilleur moyen de sauver l'idée d'émancipation est sans doute de rompre avec l'idée du Grand Soir de l'émancipation, irruption soudaine et miraculeuse d'un ordre de rapports humains et sociaux tout autres.

La sortie des rapports sociaux du capitalisme ne nous fait pas sortir de la servitude passionnelle. Elle ne nous libère pas, par elle-même, de la violence désordonnée du désir et des efforts de puissance. Peut-être l'erreur anthropologique la plus profonde de Marx [est] celle de rêver une éradication définitive de la violence quand il n'est pas d'autre horizon que d'en rechercher les formes les moins destructrices. Spinoza fait remarquer que si les hommes étaient des Sages, c'est-à-dire tous conduits par la raison, ils n'auraient besoin ni de lois ni d'institutions politiques. Mais, précisément, sages ils ne sont pas.... C'est pourquoi ils n'ont d'autre choix que de compter avec le mouvement passionnel du *conatus*.

Libérer autant qu'il se peut les individus de la tutelle, triste ou joyeuse, des désirs-maîtres, ça n'est pas seulement en finir avec les asymétries de la capture et leur cortège de dominations, mais aussi rouvrir le spectre des possibilités offertes à leur puissance.

La vie commune n'est pas un choix que les hommes auraient la liberté de ne pas faire. Mais les rapports sous lesquels cette vie commune vient à s'engager ne sont pas écrits d'avance ni pour l'éternité, et il est permis d'en préférer certains plutôt que d'autres.

Si l'idée de progrès a un sens, il ne peut être que l'enrichissement de la vie en affects joyeux, et puis, parmi eux, en ceux qui élargissent le champ des possibilités offertes à nos effectuations de puissance et les conduisent à s'orienter vers « le vrai bien » : « j'entends par-là une vie humaine ».

Extraits sélectionnés par Jean-Pierre Lepri

à partir du texte contracté et annoté (sauf mention contraire) par **Piero**

(avec l'aimable autorisation supposée de l'auteur) :

« *Des livres et les idées !* » n°73, 2011.

Chaque mois, Piero propose un condensé de différents textes.

Pour en connaître la liste et/ou pour les recevoir : nunge.gillet@free.fr

³⁴ Effort de lucidité qui manque outrageusement à tous les béni-oui-oui et autres mystico-magiques qui préfèrent rêver le monde parce que le monde ne les fait pas rêver.